

Plaisir trouble, plaisir double

Soir de fête: la promotion de Léa, le permis de conduire de Stéphanie. Nous avons soupé les trois dans un restaurant indien sympathique. Heureuses, rieuses, gaies. Le repas, bien arrosé, a duré. Nous occupions la dernière table, nos éclats de joie crépitaient dans la salle à manger. Mais l'établissement fermait. Nos manteaux enfilés, nous avons décidé d'aller danser à l'Etoile filante. Une boîte hantée par une faune hétéroclite qui se trémousse et s'éclate sur une musique bariolée.

Il est tôt, l'établissement est presque vide, la foule arrive ici aux petites heures. Nous avons le choix: nous nous installons face à la piste, commandons trois cocktails "maison" euphorisants. La musique nous invite, nous envahissons la piste avec enthousiasme, légères, excitées, virevoltantes. L'espace nous appartient, nous dansons tout notre saoul.

Après les Antilles, c'est Cuba, puis le Brésil. Ça bouge: nous roulons, ondulons, chavirons...

Quelques tables plus loin, nous avons remarqué une bande de copains. Lorsque nous cessons de danser, ils nous proposent de les rejoindre. Nous acquiesçons d'un commun accord et rejoignons Matthieu, Bob, Henri, Jonas et Marc. Ils travaillent ensemble, c'est leur sortie d'entreprise, eux aussi s'amuse.

Dans l'angle de la discothèque, un peu en retrait des conversations, presque réservés, Bob et Henri me fascinent. Ces jumeaux se ressemblent tant que je craindrais de déjà voir double si on ne me les avait pas présentés. A peine avons-nous échangé quelques mots que les slows commencent. François invite Léa, Jonas se lève avec Stéphanie et je m'amuse du mouvement symétrique de Bob et Henri qui se penchent vers moi. La prochaine danse sera pour Bob, je pars avec Henri...

Toute la soirée, je monopolise les deux frères. Tandis que Léa et Stéphanie se relaient pour faire danser leurs trois collègues, j'apprends tout de ces deux grands blonds: leur mère suédoise, leur père américain, l'informatique qui les a amenés ici. Ils se passionnent pour l'aviation et la natation - ça développe harmonieusement les corps -, ils habitent depuis six mois "notre charmante région".

Je reprends avec l'un la conversation interrompue le temps d'une danse avec son double... Henri m'explique ses démêlés avec la langue, Bob comment on vit à deux garçons dans une ville inconnue. Tous deux font preuve du même humour et... partagent une tendance commune à descendre les mains sur mes reins en dansant de plus en plus collé. J'hésite à analyser plus précisément mes impressions: la similitude ne s'arrête pas là... Les deux garçons ne me laissent pas indifférente, mais j'ai de la peine à savoir sur lequel porter mon inclination!

Une série de rocks endiablés casse la séquence tendresse. Les deux grands blonds ne remettent pas en cause la rotation et je continue de danser non-stop tandis qu'ils reprennent leur souffle à tour de rôle. La musique techno qui suit n'est pas à notre goût, nous retournons à la table alors que les autres restent sur la piste, parmi la foule qui s'est densifiée.

Dans l'angle, le haut-parleur hurle, il est difficile de tenir une conversation. Nous n'échangeons guère de paroles. Mes cavaliers expriment leur intérêt par le geste: chacun sa cuisse, qu'ils remontent. Même sursaut quand ils perçoivent l'attache de mes bas sous le velours de ma jupe... Je souris. Confortés dans leur audace, ils poursuivent.

Le retour de nos copains/copines les oblige à reprendre une pause moins osée... tout en se collant à moi. J'ai chaud, terriblement chaud. Je commande un cocktail, sans alcool cette fois. Les deux frères m'accompagnent.

Stéphanie semble avoir jeté son dévolu sur Marc. Léa et Jonas s'entendent si bien qu'ils nous quittent pour aller causer au bord du bar, en face, là où les basses sont moins écrasantes. En carafe, Matthieu part tenter sa chance sur la piste: une brune en rouge l'appelle. Stéphanie et Marc vont danser à leur tour et j'hésite à les suivre lorsque mes deux cavaliers m'invitent... à rentrer!

"Viens boire un verre chez nous, on continuera de causer. Ici, on ne s'entend pas!". "Je suis en voiture avec Stéphanie". "Nous te raccompagnerons chez toi".

Je cède. Stéphanie et Léa, un peu surprises, me souhaitent une bonne fin de nuit. Les trois garçons sourient en me saluant.

Quel bonheur! Se retrouver à l'air frais, sans fumée, sans ces percussions assourdissantes, cette odeur de sueur... Les garçons ont leur voiture garée à cent mètres. Ils me prennent chacun une main et nous courons pour nous réchauffer jusqu'à une vieille Porsche métallisée. Bob prend le volant, Henri se glisse en travers des sièges arrière, sa tête derrière la mienne.

"Tu veux faire un tour?" "Volontiers!". Bob contrôle le volant de sa main gauche. La droite a repris l'exploration interrompue à la disco. Je redescends ma jupe en affirmant qu'il manque de sérieux et que la route requiert son attention, mais Henri s'en mêle, saisit mes poignets en m'embrassant dans le cou...

Une patrouille de police rappelle les deux entreprenants à l'ordre. Au passage des feux tournants, Bob empoigne le volant à deux mains tandis qu'Henri lâche mes bras... pour me frôler les seins. Quand il m'a tirée en arrière, mon chemisier s'est ouvert. Il baille franchement sur un balconnet très pigeonnant, aguicheur et indécent.

Nous nous parquons devant un grand immeuble moderne, sur une place réservée: "Nous y sommes!" L'ascenseur nous mène au dernier étage. Waow, quel appartement! Une baie vitrée géante nous offre la ville et ses lumières (clairsemées à cette heure tardive), un tableau impressionnant. Je découvre une immense pièce, un loft meublé de deux grands lits collés, une couche géante, au pied d'un poster de forêt tropicale. Deux bureaux remplacent les tables de nuit, un ordinateur et de la documentation par-dessus. J'en déduis que les habits sont cachés dans les armoires murales de l'entrée. Ce dépouillement me plaît...

Mes deux nouveaux amis me commentent la ville. J'admire. Ils en savent plus que moi! Tout en décrivant, ils me versent un verre et me conseillent de m'asseoir sur le lit. Henri s'agenouille derrière moi. Bob à mes pieds. Ils racontent comment ils ont trouvé cet appartement depuis Boston, grâce à Internet. Henri retire mon chemisier. Bob prend mon verre.

Est-ce le signal? Bob décroche la bride de mes talons hauts et caresse mes chevilles avec douceur. Je perds mon soutien-gorge lorsqu'il fait sauter la première jarretelle. Henri descend la fermeture éclair de ma jupe et me renverse en arrière. Bob tire dessus et elle rejoint les bas sur la chaise de bureau. Je veux me défendre et m'accrocher à mon string -

une virgule de pudeur - mais Henri me désarme encore une fois en m'embrassant avec fougue et Bob continue l'effeuillage d'une bouche aussi passionnée que celle de son frère. J'apprécie sa manière de remonter de mes genoux à mon entrejambe en effleurant l'intérieur de mes cuisses.

Henri s'active sur mes seins. A pleines mains, du bout des doigts, avec la langue. Rien n'est épargné à mes pointes dressées. Mon sexe vit le même scénario, mais c'est Bob qui s'affaire.

Quatre mains, vingt doigts, deux bouches... La ville qui dort devant moi commence à se réveiller. Je vois de plus en plus de lumières qui dansent devant mes yeux. Mon corps s'illumine pareillement, entouré d'un halo de désir phosphorescent.

J'embrasse Henri. Non, Bob. Enfin, les deux. Ils sont partout. De toute façon, je n'arrive plus à les différencier maintenant qu'ils sont nus. Deux dieux grecs. Ou plutôt un dieu et son double. Je tente de trouver une "erreur" pour savoir qui est qui. Ils s'amuse à jouer les clones.

Parfois, on se demande quelle main, quel doigt nous émerveille. La question est inutile: je sens des bouches, des baisers sur mon ventre et sous mon pied, sur le côté de mon sein et dans le creux du cou, sur la cambrure de mes reins et dans mes cheveux, j'apprécie une caresse sous mon genou, à l'intérieur de ma cuisse, entre mes fesses, sur mon nombril, autour de mes seins et au coin de mes lèvres, sur mes épaules, au bord de mon vagin, sur mon visage et mon sexe suce un, deux, trois doigts...

Je ne sais pas qui est qui, qui fait quoi, mais je vois cette fois mes deux amants en même temps. Ils ont centré leurs activités sur mon bas-ventre, ma chatte, mon entrejambe, mes fesses, mes reins... Ils me redressent, m'installent à genoux et tandis qu'ils se sont jusqu'ici divisé mon corps entre haut et bas, ils me partagent pile et face...

Le ballet s'intensifie, torride. Je me fais dévorer. Les bouches goulues me fouillent, m'avalent, me pénètrent. Je danse sous l'intensité de mes sensations. Après les langues, les doigts entrent dans la fête. Ils s'installent, repartent, reviennent, tour à tour doux ou brusques, tendres ou frénétiques, caressants ou violeurs.

Déjà, les décharges du plaisir me paralysent. Je crie. Une vague de chaleur violente va et vient, me lèche et se retire.

Bob ou Henri, le beau gosse derrière moi est le premier à changer d'instrument. Il a préparé le terrain avec ferveur et je souffre d'un manque quand il retire ses deux pouces: la rencontre avec son sexe me renvoie en avant. Quel dard! C'est le frère qui me reçoit sur le sien! Je l'aspire avec appétit.

La lumière change. Le jour s'annonce. Je ferme les yeux. Mes deux laboureurs creusent leur sillon avec vigueur, inlassablement Je les sens qui se frôlent. Les mains de l'un se crispent sur mes seins, celles de l'autre se figent sur mes fesses. Le soleil se lève sur leur décharge jumelle.

Le jour s'installe. Ils ont échangé les rôles. Maîtresse d'un être à deux têtes, quatre mains et deux queues délicieusement acérées, merveilleusement bandantes et généreusement dispensatrices de plaisir, j'oublie tout.

Les deux garçons ont repris le rythme de la discothèque: chacun son tour, moi toujours. Ils se relaient, de caresse en étreinte, de jouissance en extase. Le plaisir est un serpent dont je mors la queue. Je jouis, sollicitée de partout. Je tremble sous leurs mains virtuoses. J'aime leur peau, leur bouche, leur sexe dressé, encore et encore, qui joue à cache-cache.

Ces deux amants confondus me donnent l'illusion magnifique d'un insatiable amoureux. Le plaisir monte, monte, monte, je m'élève, je m'évade, je vole.

Le nirvâna se quitte progressivement: les deux frères contrôlent l'intensité, allègent leurs caresses, les baisers dévorants deviennent papillons, les lèvres m'effleurent. Ils avaient allumé un incendie, ensemble, ils couvrent les flammes, suscitant encore ici et là une étincelle d'une langue mutine. Ils accompagnent mon retour, je m'assoupis voluptueusement sous leur douceur, je m'endors devant la ville qui bourdonne.

Quand je me réveille, Henri et Bob ont commandé des pizzas. "Pour que nous reprenions des forces, commentent-ils, avant de recommencer".
J'ai un appétit de louve!

Cléa Carmin